

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Anne
Pauly

Avant que j'oublie

PRIX
« ENVOYÉ PAR LA POSTE » 2019

fondation
D'ENTREPRISE



Sommaire

Dossier :
Prix « Envoyé par La Poste » 2019
Rencontre avec Anne Pauly

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Anne Pauly
- 08. Extraits choisis - « Avant que j'oublie »
- 09. Livres nominés
- 10. Henry David Thoreau - Correspondance
- 12. Lionel Leroy - roman autobiographique
- 14. Dernières parutions
- 16. Agenda



Édito

Anne Pauly, « Avant que j'oublie » Prix « Envoyé par La Poste 2019 »

Nathalie Jungerman

Le jury du prix « Envoyé par La Poste », présidé par Olivier Poivre d'Arvor a distingué le 29 août dernier, dans les Salons de l'hôtel de Choiseul-Praslin, Siège de la Banque postale, *Avant que j'oublie* d'Anne Pauly, publié chez Verdier dans la collection « Chaoid ». Depuis le mois de septembre, ce premier roman figure aussi sur les listes du Goncourt, du Femina et du prix Wepler-Fondation La Poste.

Avant que j'oublie est un récit aux prises avec la vie et la mort, le temps et la mémoire, la peine et l'absence. La narratrice, dont le nom et le prénom sont ceux de l'auteure, concentre, attrape des instants de réalité de sa propre histoire et tisse une fiction nuancée entre une fille et son père qui vient de mourir. Elle considère la personnalité ambivalente de cet homme, violent sous l'emprise de l'alcool à l'égard de son épouse (disparue avant lui), incapable de formuler des réponses aux questionnements de sa fille et pourtant sensible, touchant, qui aimait l'humour et les livres.

Décès, enterrement, inventaire et tri des affaires du défunt sont des sujets graves et prosaïques décrits avec justesse, avec des mots joueurs et précis qui dévoilent des situations cocasses. Tout est vif dans ce texte où se mêlent différents registres de langue. L'écriture permet d'apaiser le chagrin, d'inscrire au fil des pages les fragments d'une vie, de fixer les souvenirs et les sensations avant l'oubli.

Rencontre avec Anne Pauly, lauréate de la 5ème édition du prix « Envoyé par La Poste » dont la sélection comptait six ouvrages de la rentrée littéraire.

Entretien avec Anne Pauly

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Le jury de la 5ème édition du prix « Envoyé par la Poste » a couronné *Avant que j'oublie*, votre premier livre, publié chez Verdier. Aviez-vous envoyé votre manuscrit à nombre d'éditeurs ? Qu'est-ce qui vous a guidé vers les éditions Verdier ?

Anne Pauly Quand le master de création littéraire de Paris 8 a ouvert en 2013, j'ai candidaté puis suivi la formation au cours de laquelle j'ai entendu parler de plusieurs maisons d'édition. Je connaissais l'existence de la plupart d'entre elles en tant que lectrice, mais ne les avais pas envisagées en tant qu'auteure. J'en ai retenu trois. J'ai commencé par envoyer mon manuscrit aux éditions Verdier et si je n'avais pas eu de réponse je l'aurais adressé à Verticales et Grasset. Je connaissais une partie du catalogue Verdier pour avoir lu notamment Mathieu Riboulet, Pierre Michon... Je me souviens avoir été éblouie par la première phrase du livre *L'amant des morts* (2008) de Mathieu Riboulet dont la gravité du propos – l'histoire d'un inceste – était exprimée à la perfection, autant par le rythme que par le choix des mots. *Abbés* de Pierre Michon m'avait beaucoup plu aussi, le paysage, le décor. Je me rends compte que dans ces écritures, il y a quelque chose de l'ordre de la contemplation ou en tout cas du religieux. Une sorte de scansion où tout s'arrête et on écoute. Ce sont des écritures qui relèvent du recueillement et je crois que la mienne est proche d'une attention portée. J'ai rencontré Colette Olive et Michèle Planel qui ont choisi d'éditer mon livre dans la collection « Chaoid » dirigée par David et Lionel Ruffel. « Chaoid » est une collection un peu dissidente. Elle publie des textes qui sortent du grand catalogue Verdier qui est quand même très impressionnant. Il y a aussi des textes théoriques, des essais, des formes différentes. J'ai été très bien ac-

cueillie dans cette maison d'édition. Lionel Ruffel a relu plusieurs fois mon texte attentivement et Michèle Planel est une éditrice extrêmement précise. Ce qu'ils m'ont dit était tout à fait pertinent.

Avez-vous dû retravailler le texte ?

A.P. Quelques petits passages. Pas grand-chose. J'ai dû supprimer par exemple deux gros mots qui ne servaient à rien. C'était la plupart du temps une affaire de dosage. Comme je suis secrétaire de rédaction, je détecte facilement un mot inutile, un adverbe à supprimer. Mais je ne l'ai pas toujours senti dans mon propre texte. Pour autant, j'ai tenu à garder des expressions qui viennent de l'oralité ou du langage de tous les jours. J'écris que le personnage de Félicie « hallucinait complètement » et Michèle Planel m'a rétorqué qu'on hallucine forcément « complètement ». J'ai voulu conserver cette expression familière qu'on utilise quand on raconte ses déboires au café. Il a fallu s'expliquer aussi sur certains mots comme « check », « j'ai fait une liste *check*... ».

Les deux ou trois gros mots qui sont dans mon texte sont libérateurs. La narratrice s'énerve parfois mais l'agacement est contenu. L'insulte permet de laisser entendre tout ce qu'on aurait à hurler si on se laissait aller. Intégrée à une phrase, elle provoque un soulagement et de l'humour aussi.

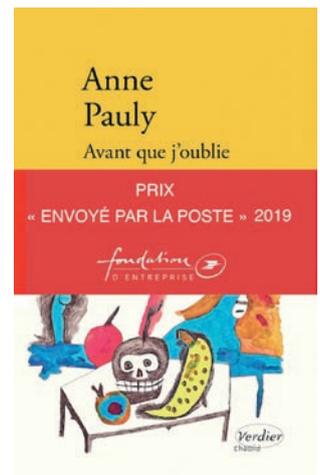
Ce livre édité est-il le premier écrit, la première tentative d'écriture ?

A.P. Pas exactement. Au moment des débats sur le mariage pour tous, nombreux sont ceux qui, stupéfaits par les discours homophobes, ont réagi en décidant de créer une revue ou un festival en réponse aux injures proférées. J'ai fondé avec des amis *Terrain Vague*, une revue queer dont la ligne éditoriale est de faire



Anne Pauly
© D.R.

Née en 1974, **Anne Pauly** vit et travaille à Paris. Elle est journaliste, auteure, curatrice, militante et pousseuse de disques. Elle co-programme le festival queer « Loud and Proud » et produit une émission quinzomadaire sur la Tsugi Radio. Passionnée par les ondes, elle a aussi produit des émissions sur le féminisme, la vie queer, la contre-culture et les chansons d'amour. Elle écrit pour la revue *Terrain Vague* qu'elle a fondée avec des amis en 2015. *Avant que j'oublie*, publié aux Éditions Verdier, paru le 22 août 2019, est son premier roman.



Anne Pauly
Avant que j'oublie
Éditions Verdier, collection « Chaoid », août 2019. 144 pages.

Prix Envoyé par La Poste 2019



se rencontrer des auteurs et des plasticiens. Elle explore les lisières du genre, du féminisme, de la Pop culture et de l'art contemporain. J'ai donc écrit deux nouvelles pour *Terrain Vague*. Mais *Avant que j'oublie* est véritablement mon premier long texte. Je savais, depuis mon enfance où je lisais énormément, que j'étais capable d'écrire. L'écriture était là mais j'avais besoin d'une validation, d'une autorisation. Je l'ai reçue de mes premiers lecteurs : mes camarades de fac « apprentis écrivains » et les professeurs, eux-mêmes auteurs. Leur avis positif m'a encouragée. Je me suis dit qu'il fallait persévérer, approfondir. Mon activité quotidienne – relire et corriger les textes des autres toute la journée – m'a frustrée car elle n'était pas dédiée à mon propre travail, mais en même temps elle m'a permis d'acquérir une forme d'agilité, de précision. Souvent, les auteurs des articles s'en tiennent à la première idée et ne cherchent pas le mot le plus adéquat. À force d'ajuster la langue des autres, on finit par ajuster la sienne. Il fallait présenter un projet pour le master de création littéraire. Je n'avais aucun travail d'écriture en cours et je me suis mise devant ma feuille. Cette histoire tragi-comique de mort du père et de deuil s'est imposée d'emblée. Je me suis souvenue que j'avais vécu cette période comme une fiction. Une manière de ne pas prendre tout de face. Plusieurs scènes me semblaient cocasses, violentes et absurdes, comme par exemple le fait que ce soit un interne de 22 ans – seul médecin présent dans l'hôpital – qui annonce le décès, ou encore le curé qui s'endort en disant la messe... Ça m'avait semblé tellement fou que je m'étais promis de ne pas oublier.

Avant que j'oublie raconte la mort, l'enterrement et le deuil du père par sa fille, la narratrice. Sauver de l'effacement des êtres et des choses, arracher à l'oubli, est-ce une de vos motivations d'écrire ?

A.P. J'ai perdu ma mère quand j'avais 27 ans. Avant de mourir, elle essayait de me dire qu'elle ne serait plus là et moi, je n'entendais pas. Le cerveau refusait l'information. Je n'ai pas été très présente. Je m'en suis beaucoup voulu de ne pas avoir compris que je ne la verrais plus jamais. Je ne m'en veux plus parce que j'ai été là pour mon père. *Avant que j'oublie* est une manière de lutter contre la tendance naturelle du cerveau à effacer tout ce qui est désagréable... Des drames de la vie, s'il faut les résumer, il ne reste quasiment rien. Ce qui est fou ! J'ai donc lutté un peu pour contrer l'oubli, pour retarder la vraie mort, celle qui survient quand on se met à oublier. Tant qu'on pense à ses morts ou qu'on leur parle par l'écriture, ils sont encore un peu avec nous.

Ce qui relève du social, des relations familiales, du deuil, sont des choses qui arrivent à tout le monde... Et l'emploi du « je » « autobiographique » dans votre texte, ainsi que le prénom de la narratrice identique au vôtre et celui du père, n'empêchent pas, semble-t-il, un travail de mise à distance, c'est-à-dire un intime partagé avec le lecteur...

A.P. C'est en effet un intime qui touche beaucoup de monde. Depuis la parution de ce livre, je reçois de nombreux messages de lecteurs, amis ou pas, qui m'écrivent pour me remercier. J'en suis très touchée. Ils me disent que ça leur a permis de se souvenir ou de mettre des mots sur des moments, des choses dont ils n'avaient pas eu la patience ou l'envie de nommer. Certains d'entre eux ont aussi eu un père infréquentable et se sont retrouvés dans des situations similaires : violence du couple, d'une époque où il n'était pas question de divorcer. Le « je » est sorti tout de suite mais j'ai pensé qu'il était peut-être impudique et j'ai essayé d'autres dispositifs. Le « tu » ne marchait pas. Quant à la troisième personne du singulier, elle sonnait faux et ne correspondait pas à la manière dont je voulais raconter l'histoire. J'avais l'impression d'un travestissement inutile. Mon « je » écrivant correspond à cette période d'élucidation du deuil par l'écriture. Il s'assume avec cette histoire-là. J'avais attendu toutes ces années pour écrire ; je n'allais donc pas me mettre à parler de quelqu'un d'autre. C'est aussi ce qui a déterminé le choix de la première personne. Le nom du père et celui de la fille sont réels mais tous les autres prénoms ont été réinventés. Je ne me suis pas rendu compte tout de suite que j'offrais à cet homme, mon père, un tombeau, un mausolée de mots. Il était important de dire que cet anonyme avait existé et que dans la vraie vie, il s'appelait ainsi. Je lui rends hommage et ne pouvais lui inventer un nom. C'était comme un état civil, une filiation et c'est pourquoi j'ai gardé le mien également. Il s'agit aussi d'un cri d'amour... Bien évidemment, tous les faits réels sont recomposés, modifiés, retravaillés...

Y-a-t-il selon vous une perte du sentiment de soi dans l'écriture ?

A.P. D'une certaine façon, l'écriture est comme une transe et peut s'apparenter à ce qui se passe sur le divan du psychanalyste. Des structures de langage, des enchaînements d'images surgissent et bien qu'on ait l'impression d'imaginaires originaux et personnels, ils sont partagés avec d'autres, sans pour autant être des poncifs. On a beau avoir des vies très différentes, les rêves récurrents par exemple sont typiques et très significatifs. La manière dont on en fait le récit en dit beaucoup et affirme sa propre construction du sens et de la langue. Par l'écriture, des éléments

à la fois personnels et universels se dévoilent. Le « je » autobiographique n'appartient presque plus à celui qui écrit. Je ne me suis pas dit : « Qu'est-ce qui correspond à la vérité ? » mais : « Qu'est-ce qui est le plus juste de raconter ? » et « Est-ce qu'il s'agit d'une émotion ou d'une action suffisamment juste pour être entendue ? ». Finalement, le « je » est là pour faire passer une histoire, il n'est pas là pour abreuver l'univers de sa vision précise des choses.

Dans un entretien, Annie Ernaux dit : « Si la vie apporte des occasions d'écriture, c'est faire entrer cette vie dans une forme qui compte. C'est la forme du texte avec l'immense travail que cela suppose qui fait exister, exister réellement, c'est-à-dire pour d'autres que soi, pour des lecteurs, la vie. » Qu'en pensez-vous ?

A.P. L'élaboration psychique que suppose l'écriture et le choix précis du vocabulaire œuvrent effectivement dans le réel. Les choses de la vie ont été réfléchies, pensées, nuancées. Et toutes ces nuances les rendent importantes pour d'autres que soi.

Certaines phrases dans la presse me fâchent un peu même si je suis ravie bien sûr que mon livre ait tant de retombées. Sans doute parce que j'écris à la première personne, on peut lire des raccourcis tels que : « Cet homme atroce battait sa femme sous la France de Giscard ». Je ne le dis à aucun moment, en tout cas jamais frontalement. Il s'agit de tout un tissage, d'une ambiguïté, et l'histoire ne peut se résumer à « une fille raconte son père qui battait sa femme dans les années 1970 ».

Il y a beaucoup d'humour et différents niveaux de langage dans votre texte. Certains passages m'ont fait penser à la tonalité d'un dialogue de Michel Audiard. Est-ce aussi un procédé de distanciation, une manière de faire face ?

A.P. La comparaison avec Michel

Audiard me fait plaisir. C'est une humour dont j'ai hérité. Je partageais avec mon père un regard amusé sur les situations cocasses. Il aimait blaguer et quand il s'est fait amputer, il disait aux gens qu'il rencontrait dans les couloirs de l'hôpital : « Vous aussi, vous vous êtes réveillés comme ça ? »

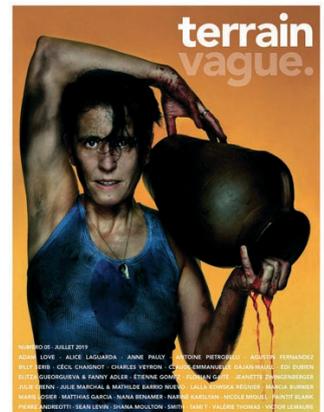
La scène de l'enterrement – le croque-mort a bu un coup, le curé est mourant, le policier sort de sa valise une visseuse comme si c'était un revolver – offre une galerie de personnages liés à un imaginaire des films que je regardais petite le dimanche soir à la télévision. *On ne meurt que deux fois* écrit par Michel Serrault, *Police Python 357* d'Alain Corneau, *Les Tontons flingueurs...* m'ont beaucoup marquée. Toutes ces ambiances où le temps s'arrête, où un type prend son café indéfiniment, enfile son imper, claque la porte et sort, des scènes qui prennent dix minutes dans le film, n'arrivent plus jamais au cinéma ! Il y a sans doute un peu tout ça dans l'humour de ce texte dont les personnages ont été vus ici ou là mais pas forcément le jour de l'enterrement. Ce qui est certain c'est que les croque-morts dans leur costume avaient vraiment l'air d'être des zombies ! Des onomatopées, « vzzzzt » pour le bruit de la visseuse, ont été rajoutées pour qu'on rît un peu, sinon ce n'était pas supportable. Au tout début, la voiture qui fait « mouip mouip » est en référence à une scène de *Pulp fiction* qui m'avait beaucoup plu.

Parfois, le ton est aussi celui d'une révolte... L'histoire du chèque par exemple...

A.P. La manière dont l'histoire du chèque est écrite est une fin de non-recevoir. La narratrice a besoin des conseils de son père : il lui donne un chèque ; elle l'interroge sur ce qu'est la vie : un chèque. C'est aussi une mise à distance. S'il m'était arrivé de me lancer dans des discours et des questionnements, la réponse tenait en un mot. J'ai voulu mettre en



Pauline Delabroy-Allard (lauréate 2018 du Prix « Envoyé par La Poste » pour *Ça raconte Sarah*, Minuit) et Anne Pauly, lauréate du « Prix Envoyé par La Poste » 2019, le 29 août dans les Salons de l'hôtel de Choiseul-Praslin, siège de la Banque postale lors de la remise du Prix.



Terrain Vague
N° 05 - juillet 2019
Éditeur Association Terrain vague.

L'équipe :
Adam Richards Love, Pierre Andreotti,
Anne Pauly, Antoine Pietrobelli, Margot Mourrier et Claude-Emmanuel Gajan-Maull.

« La revue explore les lisières du genre, du féminisme, de la Pop culture et de l'art contemporain »

scène cette non-réponse, cette absence de parole. Le personnage du père demande toujours si on a bien mangé, s'il y avait du monde dans le train, à quelle heure vient la voisine, enfin des choses qui n'ont rien à voir avec ce qu'on pourrait attendre. C'est aussi un jeu sur la masculinité. Qu'est-ce qu'on attend d'un père, d'un mari, d'un grand frère ? Tout le monde fait ce qu'il peut et c'est souvent très décevant. Les conseils de prudence pour l'existence, « Tu éteindras bien ton gaz », sont aussi une façon de dire qu'on tient à l'autre sans l'exprimer parce qu'on n'en a pas les moyens. Une question de génération, de milieu social aussi. Ces hommes ne savaient pas communiquer, se mettaient en colère, n'étaient pas capables de dire : « Je me sens triste car mon patron m'a mal parlé aujourd'hui ». Bien sûr, « Éteins bien ton gaz » signifie « Je t'aime ma fille, sois prudente ». Je voulais rendre par la forme cet empêchement, cette difficulté parfois qu'ont les pères ou les adultes à développer tel ou tel sujet. Je souhaitais aussi évoquer la frustration que cet empêchement suscite chez la narratrice.

Il y a un va-et-vient entre passé et présent, des périodes qui dépeignent le caractère du père, son alcoolisme, sa violence, l'enterrement, le travail du deuil avec des anecdotes tragi-comiques et surtout des inventaires détaillés...

A.P. Les inventaires ont une fonction sociologique puisqu'on décrit des objets qu'une famille ou plusieurs générations ont possédés. Ces objets renseignent davantage sur les personnes que l'évocation de ce qu'elles auraient pu penser ou être. Jouer avec l'énumération de tout ce qui était entassé et qui formait un puzzle insolite dont les morceaux parlaient d'eux-mêmes était amusant. Des outils de boucherie ou des outils agricoles côtoyaient des boîtes de gâteaux Lidl et des lettres d'amour oubliées.

Les inventaires ont aussi la fonction de se demander comment trier une vie, voire deux ou trois. Une tâche très dure et ingrate. Est-ce qu'on va respecter la mémoire ? Je voulais parler également de l'injonction de jeter, de se débarrasser de tout, que les autres – amis, membres de la famille – expriment. L'écriture permet de fixer pour toujours ces souvenirs afin qu'ils ne sombrent pas dans un néant. Bien sûr, j'ai souhaité ces énumérations drôles et surréalistes.

Les avez-vous travaillées ?

A.P. Oui, je les ai beaucoup travaillées. Il a fallu trouver un rythme, un équilibre pour que l'association des mots ne soit ni trop longue ni trop

courte. Une lecture m'a aidée qui n'est pas Perec mais un livre de Pascal Herlem. Il s'intitule *Limoges* (Gallimard, L'Arbalète, 2017) et raconte le retour du narrateur dans sa ville natale un week-end de Toussaint pour se rendre sur la tombe de sa sœur qui vient de mourir. Le protagoniste n'a plus de famille dans cette ville et séjourne dans un hôtel Ibis. Le dimanche matin, il n'a rien à faire, il faut trouver une échappatoire et il se met à décrire tout ce qu'il voit, en l'occurrence la vitrine de l'hôtel dans laquelle est exposée la production de porcelaine de Limoges. Il arrive à transmettre au lecteur sa détresse avec beaucoup de dérision. C'est très drôle, décalé et perturbant à la fois. Je me souviens avoir beaucoup ri.

Parlez-nous du personnage de Juliette dont la lettre envoyée à Anne confirme l'autre facette de la personnalité du père : une humanité, une sensibilité, une poésie... Est-ce une manière d'offrir un récit de réhabilitation ?

A.P. La lettre confirme ce que présentait la narratrice. Elle est aussi une manière de réhabiliter le personnage du père. Cet homme est mort mais son enfance refait surface et par conséquent tout s'aggrave. Le personnage de Juliette est un peu la bonne fée qui arrive de nulle part et délivre à la fin du livre un message essentiel pour continuer à vivre.

Cette lettre, existe-t-elle vraiment ?

A.P. Elle existe vraiment mais elle a été réécrite. La manière dont cette personne connaissait mon père m'a beaucoup étonnée car elle correspondait exactement à ce que j'avais toujours perçu. La lettre permet d'apporter un peu de poésie à toute cette construction. On commence par des éléments concrets et assez sordides (les sacs Leclerc, la prothèse de la jambe...) puis le gracieux l'emporte. Il se passe des choses un peu magiques à la fin du livre. C'était aussi une reprise en main d'un territoire possible : « Mon père, ce clodo » / « mon père, ce héros ». J'ai fait un tombeau et redéfini un petit pays où mon père et moi aurions pu être d'accord. Il existait quand même une connivence autour de l'importance des mots, de l'écrit, malgré son incapacité à parler. Il y avait la promesse du texte, de l'histoire, une foi en un possible verbal qu'il n'a pu expérimenter. J'ai cru en ces possibilités et les ai poussées à un autre endroit.

L'écriture a donc agi en retour sur la vie ?

A.P. Oui. Le sentiment de culpabilité de ne pouvoir empêcher la mort a disparu. C'est aussi un

retour sur la vie au sens où je suis née à l'écriture, par cette élucidation-là. L'écriture est désormais un refuge pour moi, un endroit où je suis chez moi, où j'ai toute latitude de dire ou de faire ce qu'il me plaît. L'écriture comme un lieu, une maison.

Et l'évocation de cette chanson de Céline Dion à la fin du livre qui dit l'émotion avec des mots simples. Vous écrivez : « Au-delà de la platitude abyssale du poème et de la ritournelle ridicule, je trouvais ça vachement vrai »...

A.P. Céline Dion, c'est le commun. Aussi, son personnage ultra mégalo m'intéresse. Les chansons qu'elle interprète évoquent forcément quelque chose à tout le monde. « Je te jetterai des sorts pour que tu m'aimes encore » est une rime aussi connue que « Ne me quitte pas ». Annie Ernaux, dans *Journal du dehors*, écrit tout ce que lui rappelle « Voyage, voyage » de Desireless entendue au supermarché et mentionne les grandes émotions que procure en si peu de temps une petite chanson. Les chansons sont très importantes dans ma vie. Elles sont un vecteur d'émotion et de joie. J'ai commencé par composer mon texte avec des pauses musicales mais ça ne fonctionnait pas bien parce qu'elles n'étaient pas assez évocatrices pour le lecteur. Il en fallait une dans laquelle chacun puisse se retrouver. Les musiques, les sons, sont une façon d'être au monde. Il m'arrive fréquemment d'avoir à l'esprit une chanson qui corresponde à ce qui est en train de se passer dans ma vie. J'ai un jukebox en moi qui recrache le morceau au moment opportun ! J'aimerais bien travailler ça dans un texte, une manière de faire entrer la Pop.

Quand a été choisi le titre du livre ? Avant le travail d'écriture, après avoir terminé ?

A.P. Jusqu'à la fin, mon titre de travail était « Les affaires du mort ». « Avant que j'oublie » était mon deuxième choix (c'est aussi le titre d'un film de Jacques Nolot réalisé en 2007). Les éditrices m'ont affirmé qu'il n'était pas possible d'inscrire « mort » sur la couverture d'un premier roman. Elles ont opté pour mon deuxième titre avec juste raison puisqu'il dit mieux ce que je voulais faire : un inventaire avant disparition.

Qu'est-ce que recevoir un prix littéraire pour un premier roman ?

A.P. Recevoir un prix est un encouragement, une validation supplémentaire, la confirmation d'une intuition. Une porte s'ouvre, on voit le chemin à parcourir et il n'y a plus qu'à travailler. C'est avoir la sensation qu'on ne s'est pas trompé.

Agenda - Anne Pauly

Vendredi 20 septembre

Librairie Libertalia, Montreuil
Rencontre avec Anne Pauly, autour de *Avant que j'oublie*, à 19h30.
Libertalia, 12 rue Marcelin Berthelot - 93100 Montreuil

Samedi 21 septembre

Festival VIF !, Villejuif
De 10h à 11h, au Forum : « La nostalgie des commencements », entretien avec Pierre Bergounioux.
De 11h à midi, au Forum : Rencontre thématique « premiers romans », avec Anne Pauly, pour *Avant que j'oublie*, Céline Huyghebaert (*Le Drap blanc*, Le Quartanier) et Aurore Lachaux (*Compléments du non*, Mercure de France).

Mardi 24 septembre

Librairie Les Mots à la bouche, Paris
Rencontre avec Anne Pauly, autour de son premier roman *Avant que j'oublie*, à 19h.
Les Mots à la bouche, 6 rue Sainte-Croix de la Bretonnerie - 75004 Paris

Mercredi 25 septembre

— 40 ans des éditions Verdier
Librairie L'Impromptu, Paris
Rencontre, animée par Serge Bonnery, avec Lionel Ruffel, codirecteur de la collection « Chaoïd », Anne Pauly, pour *Avant que j'oublie*, et Samy Langerart, pour *Mon temps libre*, à 19h.
L'Impromptu, 48 rue Sedaine - 75011 Paris

Jeudi 26 septembre

La Criée, Théâtre national de Marseille
Dans le cadre du Festival Actoral et à l'occasion des 40 ans de la maison, rencontre avec Anne Pauly et Emmanuel Venet, en compagnie de Colette Olive, à partir de 19h30.
La Criée, Théâtre national de Marseille, 30 Quai de Rive Neuve - 13007 Marseille

Dimanche 29 septembre

Correspondances de Manosque La Poste
Dimanche 29 septembre, rencontre avec Anne Pauly et Mathilde Forget, à 16h30 (Place d'Herbès). Animation par Sophie Joubert (*L'Humanité*)

Jeudi 3 octobre

Librairie Charybde, Paris
Rencontre avec Anne Pauly, autour de *Avant que j'oublie*, à 19h30.
Charybde Ground Control, 81 rue du Charolais - 75012 Paris

(La suite sur le site des éditions Verdier : <https://editions-verdier.fr>)

Extraits choisis

Anne Pauly, *Avant que j'oublie*
© Éditions Verdier

Page 7

Le soir où mon père est mort, on s'est retrouvés en voiture avec mon frère, parce qu'il faisait nuit, qu'il était presque 23 heures et que passé le choc, après avoir bu le thé amer préparé par l'infirmière et avalé à contrecœur les morceaux de sucre qu'elle nous tendait pour qu'on *tienne le coup*, il n'y avait rien d'autre à faire que de rentrer. Finalement, avec ou sans sucre, on avait tenu le coup, pas trop mal, pas mal du tout même, d'ailleurs c'était bizarre comme on tenait bien le coup, incroyable, si on m'avait dit. On avait rangé les placards, mis la prothèse de jambe, le gilet beige, les tee-shirts et les slips dans deux grands sacs Leclerc, plié la couverture polaire verte tachée de soupe et de sang, fait rentrer dans la boîte à médicaments – une boîte à sucre décorée de petits bretons en costume traditionnel – le crucifix de poche attaché par un lacet à une médaille de la Vierge, à un chapelet tibétain et à un petit boudha en corne.

Page 22

Ce bureau et ces livres qu'il feuilletait sans vraiment les lire sur le tao, le Japon, Montaigne et les poèmes de François Villon étaient, je crois, son rêve de sagesse, sa mise en scène à lui pour se venger d'une enfance de misère et d'un mépris social qu'il avait ressenti toute sa jeunesse. Pauvre mais avec une tête bien faite et à une époque qui le permettait, il s'était hissé sans trop de difficultés jusqu'à un emploi confortable de programmeur en informatique pour y mourir lentement d'ennui, entouré de cheffillons aussi bornés qu'agressifs, s'appropriant son travail et l'obligeant constamment à *décider d'une stratégie* et à donner *le meilleur de lui-même pour atteindre ses objectifs*. Il avait pourtant bien essayé d'y aller, de s'imprégner de la novlangue de l'entreprise des années quatre-vingt, de penser topo et management. Pour preuve, les *Boostez votre cerveau en dix étapes, Huit principes fondamentaux pour être performant* et autres *Faire son chemin dans la vie* entassés à la cave avec les classeurs IBM. Mais trop peu sûr de lui, maladivement inquiet, entravé par le souvenir de la déchéance de son propre père et plutôt lucide sur les jeux de pouvoir qu'entraînent les responsabilités, il n'avait jamais vraiment réussi à prendre *le taureau par les cornes*. Que ses collègues, qui l'appelaient Chipou parce qu'il pétait au bureau, lui accordent leur estime et le désignent comme porte-parole quand il fallait négocier avec le chef semblait lui avoir suffi. Pourtant, l'alcool et sa soudaine passion pour le zen étaient arrivés à peu près au même moment. Au fond, on ne sait jamais vraiment si quelqu'un boit pour échouer ou échoue parce qu'il boit.

Page 46

(...)

Et, lors de ces soins qui m'offraient une proximité avec lui que je n'avais jamais vraiment eue avant, j'apercevais parfois, au détour d'un coup de gant, le jeune homme spirituel et dégingandé coincé dans le corps du vieillard. Dans ce corps fatigué, il y avait aussi, sous la peau blanche, molle et desquamée, encore un peu de superbe, une certaine allure, un tombé d'épaule, une arrogance, une manière de se tenir debout devant un lavabo, même à bout de souffle et sur une seule jambe. Parfois, quand je me vois sur des photos, je décèle un peu de ce quelque chose et je suis fière d'en avoir hérité même si c'est aussi ce qui m'éloigne des standards acceptables du féminin.

Page 49

J'avais aussi cherché, au hasard des carnets et cahiers où il écrivait, chaque jour dans les bonnes périodes, ce qu'il avait dépensé ou à quel organisme il avait téléphoné, et dans lesquels figuraient également, pêle-mêle, citations entendues à la radio, indices de coagulation, dates d'anniversaire, rendez-vous médicaux, titres de livres et interminables listes de courses,

des noms supplémentaires, la trace d'autres gens auxquels il aurait pu tenir sans que nous en sachions rien. Et dans un carnet presque neuf, décoré d'un gros smiley ridicule, après les coordonnées d'un artisan menuisier et avant le petit dessin au stylo bleu d'une carabine, j'ai découvert un numéro de téléphone et un prénom dont chaque lettre avait été entourée. Juliette. C'était elle que je cherchais.

Page 78

Il était 14h35. André a battu le rappel et a dit : Allez, on y va ! Les zombies, plus nombreux qu'à la chambre mortuaire, ont sorti la boîte du corbillard et se sont mis à avancer au pas jusqu'à la porte, immédiatement suivis par le curé puis par moi et ma fiancée. Avant de fouler l'allée centrale, j'ai saisi Félicie par le bras puis lui ai chuchoté : C'est le grand jour, t'es prête ? Nous n'aurions, pensais-je, plus d'autre occasion d'avancer bras dessus, bras dessous dans l'allée centrale d'une église et, d'une certaine façon, c'était bien mon père qui m'accompagnait jusqu'à l'autel. Elle n'a pas compris mon allusion mais ça m'a fait sourire pendant quelques instants. J'imaginai qu'au synthé, Eugénie, déjà en place avec la chorale, jouait les premières mesures de la *Wedding March*. Mais pas du tout. On s'est mises au premier rang, côté gauche, Jean-François et sa famille côté droit. Une fois le cercueil au centre et bien en vue, Yolande, Eugénie et les crécelles qui les accompagnaient ont entamé « Trouver dans ma vie ta présence » tandis qu'André prenait place derrière l'autel, soutenu par Freddy. C'était faux. C'était affreux. C'était affreusement faux. Tim a allumé avec sa mère les quatre candélabres qui entouraient le cercueil et on a pu commencer. L'assemblée s'est levée dans un bruit de tissu froissé et André a dit : Nous voici aujourd'hui rassemblés pour adresser un dernier adieu à notre frère Jean-Pierre et l'accompagner dans la foi de Dieu pour son dernier voyage. Nous partageons aujourd'hui le chagrin de ses enfants Jean-François, Anne, Clémence, Félicie, de son petit-fils Tim, de sa belle-sœur Claudine mais aussi de sa famille et de ses amis... J'ai regardé la boîte, les gens, la photo, la chorale, les bougies et c'est là que j'ai réalisé que je ne le verrais plus jamais. J'ai mis mes deux mains devant ma bouche pour étouffer le sanglot qui s'emparait de moi et qui s'est bizarrement mué en un gémissement de loup. J'ai regardé Félicie qui, elle aussi, pleurait à chaudes larmes. Je ne pensais pas qu'elle serait aussi émue. Je lui ai caressé la joue et elle m'a pris la main.

Page 80

Ce fut la messe la plus longue de toute l'histoire de la chrétienté. Rien ne s'enchaînait bien, les textes étaient trop longs, trop courts et les crécelles s'égosillaient tandis que la photo du défunt glissait lentement dans le cadre. André, qui, nous le découvrons, avait la voix et les inflexions de Michel Serrault dans *Deux heures moins le quart avant Jésus-Christ*, ne trouvait pas ses pages, se prenait les mains dans les manches de son aube, soufflait et s'énervait méchamment après Freddy. Il semblait à l'agonie et à chaque mouvement qu'il faisait, nous avions l'impression que ce serait le dernier. Il s'est beaucoup répandu sur ses souvenirs, a reparlé de ma mère et a redit trois fois qu'on n'était pas là pour faire l'apologie du mort qui avait, quand même, était-ce encore nécessaire de le rappeler, beaucoup de très gros défauts.

Page 111

Novembre 2012

J'ai été très touchée par votre démarche qui m'a permis d'accompagner votre papa ce mercredi 7 novembre malgré les regrets de n'avoir pu répondre à ses derniers appels. En revisitant le passé, j'ai eu envie de lui écrire les quelques lignes ci-jointes. C'est vous qui les lirez, et peut-être les entendra-t-il. Il reste d'une personne aimée et disparue une manière subtile, immatérielle : une absence que l'on peut ressentir comme une présence dont plus rien désormais ne peut ternir l'éclat. Mais cela n'enlève rien au chagrin qu'il faut affronter pour continuer sa propre route. Il n'y a pas d'âge pour se sentir orphelin. On n'oublie jamais, on apprivoise le manque avec les moyens propres à chacun... Les mots sont souvent inefficaces. Je désire sincèrement vous remercier. Bien amicalement.

Juliette

Le prix « Envoyé par La Poste »

Créé par la Fondation d'entreprise La Poste, le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. Le lauréat reçoit 2500 €, son livre est recommandé notamment auprès des 500 000 postiers actifs et retraités et La Poste passe commande de 600 exemplaires à l'éditeur.

Six ouvrages présentés au jury étaient en lice pour remporter la cinquième édition de ce prix littéraire :

- Adrien Blouët, *L'absence de ciel*, éd. Noir sur Blanc / Notabilia
- Olivier Dorchamps, *Ceux que je suis*, éd. Finitude
- Mathilde Forget, *À la demande d'un tiers*, éd. Grasset
- Victoria Mas, *Le Bal des folles*, éd. Albin Michel
- Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, éd. Verdier
- Beata Umubyeyi-Mairesse, *Tous tes enfants dispersés*, éd. Autrement



Les membres du jury :

- Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur de France en Tunisie, Président du jury
- Pauline Delabroy-Allard, Écrivaine, lauréate du 4ème Prix « Envoyé par La Poste » et professeur-documentaliste
- Dominique Blanchecotte, Présidente de Paris Sciences et Lettres Alumni
- Marie-Laure Delorme, Journaliste
- Serge Joncour, Écrivain
- Marie Llobères, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste
- Christophe Ono-dit-Biot, Écrivain, Directeur Adjoint de la rédaction du Point

Le 29 août, de gauche à droite : Olivier Poivre-d'Arvor, président du jury, Anne Pauly, lauréate 2019, Pauline Delabroy-Allard, professeur documentaliste et écrivaine (lauréate du 4ème prix Envoyé par La Poste, Olivier Dorchamps (*Ceux que je suis*, roman sélectionné), Marie Llobères, déléguée générale de la Fondation La Poste, Victoria Mas (*Le Bal des folles*, roman sélectionné)
© Eric Huyhn

Henry David Thoreau Correspondance 1847-1854

Par Gaëlle Obiégly



Henry David Thoreau est l'homme d'une fameuse retraite, rurale, calme et paisible à laquelle il est souvent fait allusion dans ce volume de lettres. Elles sont écrites entre 1847 et 1854. Depuis le 4 juillet 1845, il vivait dans sa cabane de rondins construite au bord de Walden Pond. Il a bâti cette cabane sur un terrain de son

ami et mentor Ralph Waldo Emerson avec lequel il échange plusieurs lettres dans ce volume, le tome II de la correspondance. S'adressant à un autre de ses destinataires importants, son disciple et ami Harrison Gray Otis Blake, il reconnaît être « un piètre épistolier pour ce qui est de la rapidité des réponses ». Mais on constate que plus la lettre est lente à venir, plus elle est consistante. Car il aura vécu en pensant plus longtemps à celui à qui il doit une lettre. Bien qu'il gagne sa vie notamment en exerçant le métier d'arpenteur, Thoreau ne s'en tient pas aux surfaces. Il réprouve les conversations creuses et inefficaces qui, selon lui, témoignent d'une vie qui a cessé d'être intérieure et personnelle. Les gens racontent des choses qu'ils ont lues dans les journaux ou qui leur ont été rapportées par d'autres lecteurs de journaux ou bien ils diffusent des commérages. Le *London Times* n'est pas l'une des muses, écrit-il à Harrison Gray Otis Blake. Dans le cas de Thoreau, c'est la nature qui est source d'inspiration tant pour la vie que pour l'écriture. Blake est le destinataire des plus belles lettres de Thoreau qui se montre sarcastique vis-à-vis des hommes qui font beaucoup de courriers. Le besoin de communiquer est toujours le signe d'un défaut de vie intérieure. On court « plus régulièrement & plus désespérément à la poste ». On distribue des courriers ; on gagne le monde entier ; on perd son âme. C'est ainsi que Thoreau considère la correspondance, sous

l'angle de l'économie, de l'esprit et du cœur. Les relations qu'il entretient avec les auteurs, autrices des lettres sont très diverses. Ce sont parfois des rapports commerciaux avec des clients qui lui passent commande d'une mission d'arpentage, avec des éditeurs, des directeurs de journaux ou des admirateurs de son œuvre, principalement de *Walden ou la vie dans les bois*. Lui, écrit à sa sœur, à ses amis, Emerson, Blake, etc. Il répond à des lettres qui concernent son savoir de naturaliste, ses connaissances géographiques. Il entretient aussi une correspondance administrative qui règle son emploi du temps de conférencier et les conditions de ses prestations intellectuelles. Car, comme Emerson, Thoreau tient à la transmission de son expérience dans la nature. Ses nombreuses conférences répondent à cette volonté didactique. Destinataires nombreux, sujets variés, mais c'est toujours le même homme qui s'exprime. On sent chaque fois sa personnalité solide, la fermeté de son caractère. La correspondance montre splendidement un homme aussi simple que hors du commun.

Au mois de février 1847, le naturaliste Thoreau répond à un certain Horation Robinson Storer qui lui a posé des questions sur les oiseaux. Storer a étudié avec Louis Agassiz, autre correspondant de Thoreau. Tous trois sont diplômés de Harvard. Storer a pris beaucoup de notes au cours d'une expédition dans le Labrador, celles-ci ont servi à un ouvrage sur les poissons de la Nouvelle-Ecosse et du Labrador. Storer deviendra plus tard un des premiers gynécologues des États-Unis. Gynécologue militant puisqu'il a tenté de décriminaliser l'avortement et prôné l'usage du chloroforme en obstétrique. Ces précisions à propos de ce destinataire montrent l'environnement intellectuel de Thoreau. Autour de lui gravitent des réformateurs, des activistes, des marginaux. Storer a sollicité Thoreau pour obtenir des œufs provenant des nids. Mais Thoreau est réticent à voler les nids, bien qu'il ait fait cela dans sa jeunesse pour constituer une collection. Il fait part du cas de conscience que cela représente pour lui désormais. De plus, aux alentours de sa cabane, les nids sont rares. Les oiseaux sont plus nombreux en rase campagne que dans les bois, tout comme les humains. Cette lettre, qui ne satisfait pas la requête de l'étudiant, est l'occasion de revenir sur ses propres chasses aux œufs quand il était lui-même sur le campus de Harvard. On le voit alors fouiller ce territoire en inspectant les cimes.

Et, quelques mois plus tard, dans une lettre à sa sœur Sophia, il expose ses vues du cosmos à la lunette astronomique. Cambridge vient alors de se doter d'un instrument phénoménal qui lui aura

permis de voir jusqu'aux « montagnes sur la lune, les ombres dans leurs cratères ».

Après son exploration des forêts du Maine, Thoreau rédige un récit sur ce périple qu'il a fait durant quinze jours un an plus tôt. Il y fait allusion au début de cette lettre à Sophia, avant de lui donner des nouvelles d'un des personnages importants de la vie de Thoreau et de cette correspondance : Ralph Waldo Emerson. Ce grand penseur a navigué pendant vingt jours à bord du paquebot Washington Irving. Il a voyagé dans une cabine obscure avec « une serrure en guise de fenêtre ». Parti pour l'Europe, le père de la philosophie américaine s'éloigne à bien des égards de Walden et de ses forêts pour se retrouver au milieu des villes pleines d'artifices et d'étalages. En son absence, Thoreau séjourne chez Emerson, à Concord. Il prend soin de sa femme et de ses enfants dont il donne des nouvelles. Dans les lettres qu'il adresse à l'ancien pasteur qu'est son ami Emerson il lui arrive d'aborder l'universel, parfois même en vers. Mais, en général, ses lettres, quel que soit le destinataire, sont factuelles. La correspondance de Thoreau est très peu nourrie de métaphysique. Il ne s'attarde pas en réflexions sur le mode d'existence des choses abstraites, des êtres incorporels, des propriétés générales, ni sur la valeur de l'opposition entre le nécessaire et le contingent, l'essentiel et l'accidentel. Pourtant, les rares lettres où il s'engage sur ce terrain sont déterminantes. Elles ont la puissance de percées lumineuses dans une forêt où le ciel se manifeste. Mais on peut aussi placer l'étiquette « métaphysique » sur tout un ensemble de questions. Ainsi, la condition humaine et ses problèmes existentiels sont abordés à travers les lettres très diverses de ce volume de lettres dont les notes sont d'une érudition plaisante. On y parle aussi bien de botanique que d'argent, d'emploi du temps que de Dieu, de santé que de modalités d'édition. Malgré l'hétérogénéité des sujets et des correspondants, ce livre nous porte aux questions importantes de la philosophie. Qu'a-t-on en vue, exactement, quand on parle du sens de la vie ? Qu'est-ce qu'une vie bonne ou une vie réussie ? Que veut dire « être libre » dans un monde de part en part déterminé par la nature et la société ? De manière

triviale ou avec des airs de sermon, ces problèmes soulevés par l'existence sont charriés par ce flot de lettres qui rayonnent autour de la figure de Thoreau. De temps en temps, son verbe est celui d'un prédicateur. « Si vous voulez convaincre un homme qu'il agit mal, agissez bien. Mais ne vous souciez pas de le convaincre. – Les hommes croient ce qu'ils voient. Alors, donnez-leur à voir ! » Comme si écrire des lettres lui servait aussi à préparer les nombreuses conférences où, de son vivant, l'écrivain fit connaître sa pensée.

Henry David Thoreau
J'écris comme cela, au petit bonheur
Correspondance générale, tome II (1847-1854)
Édition établie, préfacée et annotée par
Thierry Gillybœuf.
Éd. La Part Commune, septembre 2019, 494 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de



Nous étions nés pour être heureux

Lionel Duroy

Par Corinne Amar



C'est l'histoire d'un repas de famille, l'histoire d'une fratrie qui se retrouve après s'être brouillée près de trente ans. L'écrivain, journaliste et biographe de personnalités, qui trouva ce qu'il cherchait, ce qu'il voulait être, ce qu'il était envers et contre tous, à trente-deux ans, avec *Priez pour nous* (1990), un premier roman décisif dans lequel il évoquait ses traumatismes d'enfance puis

d'adulte, auteur de plus d'une quinzaine de textes autobiographiques et de titres tout aussi déterminés, dont *Le Chagrin* (2010), *Colères*, (2011), *Vertiges* (2013), *Échapper* (2015), ici, laisse de côté la colère, le règlement de comptes, pour convier à déjeuner chez lui toute sa famille, frères, enfants, petit-enfants, y compris ses deux ex-femmes. Lionel Duroy ou l'écrivain obsessionnel, celui qui revient inlassablement sur ce qui lui est arrivé, en éprouve jusqu'à épuisement, jusqu'à isolement, jusqu'à en couper les ponts avec ce qu'il a de plus cher, le besoin de comprendre comment « ça » a été possible. D'abord et surtout, la famille. Avoir été enfant dans une fratrie de dix voire onze enfants, éprouver ce sentiment d'avoir grandi avec une mère folle et un père lâche quoique aimé dans une famille noble, désargentée, constamment affamée, constamment expulsée, et témoin impuissant d'un effondrement sans cesse répété, rend fou si l'écriture ne vient pas à la rescousse, et avec elle, une confiance absolue en l'acte lui-même. De livre en livre, ce sera pour l'écrivain un travail et une intuition, celle qu'on prend toujours un risque à écrire quitte à en payer le prix fort en chagrins, en ruptures, celle de n'avoir aucune solution mais de se savoir résolument condamné à écrire. « Je n'écris pas sur mes malheurs, j'écris sur la vie même. Écrire me permet de mettre des mots sur ce mouvement, de dire aussi l'indicible », voilà ce que l'écrivain peut expliquer à chaque fois qu'un journaliste se penche, à chaque fois qu'un

lecteur s'étonne, qu'un curieux s'offusque. Lionel, a un double en écriture, Paul, et Paul écrit depuis trente ans des romans sur le désastre familial que fut son enfance. Ses neuf frères et sœurs, ses deux ex-femmes, ont rompu avec lui, fâchés, honteux, choqués de voir leur histoire révélée au grand jour, son fils qui ne supporta pas de voir sa vie privée déroulée dans les pages d'un roman lui fit un procès, et ses quatre enfants ne connaissent pas leur famille paternelle. Voilà que la fratrie entreprend de reprendre contact avec le frère banni. Heureux, Paul propose de les inviter à déjeuner dans sa maison, son refuge paisible dans le Sud de la France. Ils acceptent, presque tous (l'aîné, le plus radical, manquera à l'appel), et c'est l'histoire de cette journée autour de ce déjeuner, autour de cette table, autour de ce repas, dans un grand jardin bienveillant, où se mêlent et s'approprient les générations comme les rancunes. « *Si tu es d'accord, Paul, on va venir dans ta maison*, lui avait dit Maxime au téléphone. Ainsi avaient-ils voulu inscrire ce retour dans une forme de solennité, car aussi bien ils auraient pu choisir de le revoir dans une brasserie quelconque lors d'un de ses passages à Paris. À partir de onze heures il s'était mis à guetter les voitures sur la petite route, debout sur le perron de la cuisine qui permet de voir par-dessus la haie. Il était un peu nerveux et ne savait pas ce qu'il allait éprouver » C'est, à la fois, ce grand moment qu'il attend depuis longtemps et aussi celui qu'il redoute. La souffrance s'est estompée, la plaie a semblé cicatriser et Paul a appris à vivre seul, loin, sans famille. Écrire ou mentir, il avait choisi. Ils reviennent trente ans après, enfants et petit-enfants réunis, et c'est un miracle. Le chemin des retrouvailles est à prendre avec moult précautions, chacun s'étant fabriqué une vie, entre haine, honte, colère, sentiment de culpabilité, chacun s'étant fabriqué une histoire qui permettait de surmonter le passé. Dans un entretien accordé au *Journal du dimanche*, en décembre 2014, Lionel Duroy confiait : « Je me souviens du début du *Chagrin*. Tout le livre était contenu dans cette première phrase : *À l'origine de ma venue au monde, de notre venue au monde à tous les onze, il y a l'amour que se sont déclaré nos parents*. J'allais pouvoir approcher notre histoire sans colère : à l'origine de la catastrophe qu'allait être notre histoire familiale, il y avait deux personnes qui s'étaient aimées. J'écris pour comprendre comment tout ça a pu mal tourner. J'ai compris vers 18 ans qu'il n'y avait rien de plus important que de mettre des mots sur cette question : qu'est-ce qu'on fait là ? Je regardais mes parents et je ne comprenais pas comment on pouvait être si irréfléchi pour faire des enfants

comme on fait des pots de confiture. Ma mère m'a répondu : *On n'allait tout de même pas vous mettre à la poubelle.* » Impossible à oublier, et sans doute, faut-il aller chercher là le nœud de l'histoire d'une vie. Entre l'organisation du repas, l'accueil des uns et des autres, les voitures, les enfants qui déboulent, le brouhaha des retrouvailles dans le jardin, les moments infimes d'intimité, Paul revient sur son passé à la lumière du présent et des conversations des uns et des autres – frères, enfants, petit-enfants –, ne peut s'empêcher de revenir sur la nécessité d'écrire coûte que coûte. « Je suis écrivain tout le temps. Les rares moments où je n'écris pas m'apparaissent comme du temps non vécu. Je me sens condamné à écrire. » Entre deux maux, l'écrivain a résolument choisi son camp : sa survie contre les autres. Alors, il s'est habitué, a beaucoup souffert il est vrai au début, les premières années, et puis s'est rendu compte petit à petit qu'ils ne lui manquaient plus, qu'il avait appris à vivre avec cette absence. Comme eux, sans doute. Qu'allaient-ils faire de ces retrouvailles ? Comment allait-il les vivre, dans ce réveil douloureux et tendre, précis, de sa mémoire ? Alors enfin, advient la compréhension, le partage. La colère, le chagrin, l'injustice ont fait place à l'acceptation de l'autre, à la paix. De temps en temps au cours du repas, une fulgurance, la précision d'un souvenir, un instantané, un, deux albums de photographies de famille tout à coup réclamés dont il accepte de se défaire, la beauté du ciel à ce moment-là, la grâce d'une fleur, celle d'un arbre planté dans le jardin, le sourire de l'une de ses filles ou la belle, émouvante complicité familiale. « J'ai longtemps pensé que mes enfants me sauraient gré de leur laisser tous ces livres à la fois sur eux et sur moi, et aussi, sur la vie, sur la mystérieuse horlogerie de la vie. Qu'ils ne s'arrêteraient pas à l'impudeur que tu me reproches, Agnès, et qu'on me reproche souvent. Que pèse l'impudeur au regard d'une tentative d'explication de ce qui nous fait

cogner le cœur tout au long de la vie ? (...) Bon, mais j'ai bien compris que mes enfants me sauraient plutôt gré d'arrêter d'écrire, ce que je ne ferai pas. Voilà, je crois que le débat est clos. » De toujours, il évoque sa relation à l'intime. « Je trouve l'intimité d'un couple fascinante. L'intimité dit ce que nous sommes : la beauté de notre dénuement et de notre nudité. La pudeur ne m'intéresse pas quand j'écris. » Et de la même façon qu'un livre peut vous sauver du désespoir, vous permettre d'exorciser une souffrance, écrire pour dire constitue *l'acte de résistance à l'oubli et à la perte*, par excellence. Ce livre, dont il dira qu'il est le livre de sa vie et s'en voudra presque de l'avoir écrit si court, est dédié à *tous les siens*.

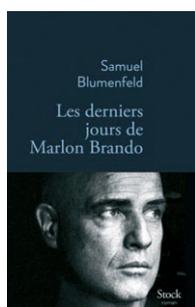
Lionel Duroy
Nous étions nés pour être heureux
 Roman autobiographique
 Éd. Julliard, 222 pages, 22 août 2019.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans

Dernières parutions



Samuel Blumenfeld, *Les derniers jours de Marlon Brando*.

Pour son nouveau roman, Samuel Blumenfeld s'est glissé dans la peau de son narrateur, un journaliste qui se voit invité par son amie Rebecca, la fille de Marlon Brando, à partager un moment d'intimité avec le monstre sacré, au soir de sa vie. Le critique du *Monde*, spécialiste du cinéma américain et fin connaisseur du phénomène Brando, imagine ici trois rencontres au début des années 2000, au 12900 Mulholland Drive, le domicile de la star sur les hauteurs de Hollywood. « Du point de vue d'un journaliste les derniers jours de Brando constituent le récit idéal. Avec un angle. Et la dramatisation nécessaire. Un récit où il devient possible de tout raconter puisque tout converge vers le dernier souffle. » Le narrateur garde en mémoire le tour de force de Truman Capote, qui avait réussi en 1957 à approcher l'acteur, n'hésitant pas à faire le voyage jusqu'à Kyôto où ce dernier tournait *Sayonara*. Oubliant sa méfiance légendaire à l'égard des médias, Brando s'était livré six heures durant sans se douter un seul instant que le portrait publié dans *The New Yorker* ne dissimulerait rien de ses failles et de sa part d'ombre. « Capote avait fixé Brando dans une mythologie, celle d'un demi-dieu splendide, rayonnant et cruel. J'aurais droit aux restes de cette divinité, à un astre déchu, une splendeur abîmée. » Difficile, en effet, de reconnaître sous les traits de cet octogénaire obèse, paranoïaque et reclus dans sa villa californienne, l'icône révélée par *Un tramway nommé Désir*. Interrogeant sa propre fascination, dessinant au fil des conversations un jeu de miroirs entre passé et présent, entre fiction, mensonge et vie réelle, le journaliste met en évidence les signes encore vivaces d'un éclat et d'un magnétisme perdus. Beauté animale et génie d'acteur, blessures d'enfance, conquêtes amoureuses, divorces, gloire, traversée du désert, résurrection avec les rôles du *Parrain* et du colonel Kurtz dans *Apocalypse Now* ou drames familiaux (condamnation pour meurtre de son fils Christian, suicide de sa fille Cheyenne) ; Samuel Blumenfeld revisite la filmographie et la trajectoire intime de Marlon Brando pour mieux souligner la dimension profondément romanesque de son existence. Éd. Stock, 256 p., 18,50 €. Élisabeth Miso

Hélène Gaudy, *Un monde sans rivage*. « Il y a des histoires qui réveillent quelque chose dont on ignorait jusqu'à la présence. Un appétit, un désir, un manque, un processus qu'on ne peut arrêter, sans qu'on comprenne toujours à quoi elles font écho. » En 2014, lors d'une visite au musée Louisiana de Copenhague, Hélène Gaudy est littéralement happée par les photographies miraculeusement sauvées d'une expédition polaire de la fin du XIX^{ème} siècle. Le roman a commencé là, dans ce besoin d'entendre le récit de ces fragiles silhouettes humaines



échouées avec leur ballon à hydrogène sur l'immensité blanche de la banquise. À l'été 1930, la fonte des glaces mettait au jour, sur l'île Kvitøya (l'île Blanche) la plus reculée de l'archipel de Svalbard, les dépouilles de trois explorateurs suédois disparus trente-trois ans auparavant alors qu'ils tentaient d'atteindre le pôle Nord. Le 11 juillet 1897, l'ingénieur Salomon August Andrée s'envolait de l'île de Danskøya (l'île des Danois) aux côtés de l'ingénieur Knut Frænkel et du photographe Nils Strindberg. Trois jours plus tard leur aérostat atterrissait avec fracas sur une plaque de glace à la dérive. « Ce gouffre en forme de ballon, ils le regardent, le photographient, posent à ses

côtés, l'acceptent, l'immortalisent puisqu'ils n'ont plus que ça. » S'appuyant sur le journal d'Andrée, les lettres de Strindberg à sa fiancée Anna Charlier et les pellicules retrouvés dans les vestiges de leur campement, l'écrivaine reconstitue par le biais de la fiction leur tragique périple. Les trois compagnons marchent ainsi pendant trois mois, consignent leurs observations scientifiques, inventorient, cartographient, chassent les ours polaires. Malgré l'épuisement et un équipement inadapté aux conditions extrêmes, leur curiosité et leur poésie restent intactes, ils désirent tant marquer de leur empreinte cette partie du globe. Mais « le paysage échappe aux représentations, aux prévisions, aux relevés, il s'échappe tout court, (leur) file entre les doigts. » et va bientôt les recouvrir tout à fait. *Un monde sans rivage* se lit comme un roman d'aventure, une réflexion sur les ressorts mystérieux qui poussent les hommes à se dépasser et à vouloir façonner la nature, à inscrire désespérément des traces de leur présence. Éd. Actes Sud, 320 p., 21 €. Élisabeth Miso

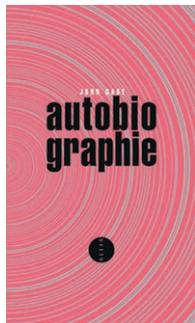
Sylvain Prudhomme



Sylvain Prudhomme, *Par les routes*.

« J'ai retrouvé l'auto-stoppeur dans une petite ville du sud-est de la France après des années sans penser à lui. Je l'ai retrouvé amoureux, installé, devenu père. Je me suis rappelé tout ce qui m'avait décidé autrefois à lui demander de sortir de ma vie. J'ai frappé à sa porte. J'ai rencontré Marie. » Le narrateur a quarante ans, écrit des livres, rêve d'entamer une nouvelle vie, vient de quitter Paris pour s'installer dans une ville nommée par sa seule initiale : V. Parce que la ville est petite, il y retrouve l'ami cher des années estudiantines. Pas de nom, lui non plus, sinon ce surnom de *l'auto-stoppeur*, souvenir d'une passion qu'ils avaient en commun : partir. Le narrateur entre dans l'intimité nouvelle de cette famille composée et chaleureuse, va chercher le petit Augustin à l'école quand Marie ne peut pas, partage des repas avec Marie quand l'auto-stoppeur repart à l'aventure, sans dire où, sans savoir, comme du temps de son célibat adolescent. L'auto-stoppeur où la métaphore de celui qui s'abandonne à ce qui vient. Souvent, il envoie une carte postale d'un lieu improbable où il a atterri. Et le narrateur se prend à rêver devant ces quelques mots laconiques d'un paysage au loin. Le sujet du roman est aussi cette question amoureuse qui traverse les trois personnages ; le narrateur, l'auto-stoppeur et Marie, entre ces deux hommes ; l'histoire d'une femme qui aime un homme – celui qui l'aime, celui avec qui elle vit et avec qui elle a un enfant mais qui ne peut s'empêcher de partir – puis, un autre homme, celui qui est proche, celui qui reste. Une comédie sentimentale et douce qui parle des retrouvailles avec l'ami, et des rencontres qu'offre la vie, du désir et de l'amour, de l'amitié qui est une des formes de l'amour, des bouleversantes disponibilités du cœur libre, du besoin d'ailleurs de celui qui se sent attaché. Éd. L'Arbalète/Gallimard, 299 p., 19 €. Corinne Amar

Autobiographies

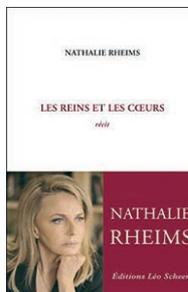


John Cage, *Autobiographie*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Monique Fong. « Ma musique préférée est celle que je n'ai pas encore entendue. Je n'entends pas la musique que j'écris. J'écris pour entendre la musique que je n'ai pas encore entendue. » Dans ce texte tiré d'une conférence donnée à Kyôto en 1989, John Cage (1912-1992) résume l'imbrication « d'incidents, de personnes et d'événements décisifs qui ont influencé (sa) vie et (son) travail (...) ». Né d'un père inventeur et d'une mère très indépendante rédactrice pour le *Los Angeles Times*, il quitte l'université au bout de deux ans pour voyager en Europe et

se découvre rapidement un goût affirmé pour la musique et la peinture modernes. Sa quête musicale le conduit ensuite à étudier avec Richard Buhlig, Henry Cowell, Adolph Weiss et Arnold Schoenberg qui le déclare inapte à devenir compositeur, jugeant son sens de l'harmonie inexistant. Loin de se décourager, John Cage creuse son propre sillon en marge des règles académiques. À la Cornish School de Seattle, il écrit pour les percussions et accompagne les danseurs. Il élabore sa théorie de structure rythmique et s'initie au bouddhisme zen. Sa musique expérimentale stimule des chorégraphes comme Merce Cunningham avec qui il collaborera durablement. « À la fin des années 40, j'ai découvert grâce à une expérience (je suis entré dans une chambre anéchoïque à Harvard) que le silence n'est pas acoustique. C'est un changement d'avis, un retournement. J'y ai consacré ma musique. Mon travail est devenu une exploration de la non-intention. » Recherche qu'illustre parfaitement, *4'33''*, un morceau inspiré par le bruit du silence et les tableaux blancs de Rauschenberg. Nourrie de philosophie orientale, de vibrations entre production graphique (lithographie, eau-forte), écriture et musique, sa démarche s'appuie sur la notion de hasard et tend à se libérer d'une perception occidentale et de l'ego artistique. À ses yeux, tout est susceptible d'intégrer son processus créatif, tout est matière vivante : une note, un son, le silence, un mot, un mouvement, l'immobilité. Éd. Allia, 64 p., 6,50 €.

Élisabeth Miso

Récits



Nathalie Rheims, *Les reins et les*

cœurs. « Je m'étais toujours voilé la face. Ma sœur Bettina n'avait cessé de m'alerter. Des années durant, elle m'avait incitée à surveiller les signes de cette maladie génétique qui avait touché notre mère. Elle avait raison, la menace était suspendue au-dessus de nos têtes. » Rattrapée par un gène de famille, un mal singulier telle une malédiction qui toucherait toutes les femmes de sa famille, sa grand-mère qui fut en dialyse pendant des années, sa mère, vingt-cinq ans durant enchaînée à une machine, sa sœur, traumatisée et

vigilante, l'auteur s'est crue à l'abri, tant qu'elle n'y pensait pas, tant qu'elle pouvait faire comme si cela n'existait pas. Soudain, des analyses de sang inquiétantes, et elle se retrouve un jour en danger et en réanimation. Elle découvre alors que son pronostic vital est fortement engagé, qu'une insuffisance rénale peut tuer, qu'il lui faut envisager l'idée d'une greffe de rein. Confrontée à une réalité cruelle, douloureuse, elle raconte une année de lutte, arrivée aux limites de ce que le corps peut endurer. Elle n'a d'autre possibilité que d'accepter l'idée du don qui pourrait la sauver : la greffe d'un rein, par une personne vivante, un donneur compatible, et elle sait que cette attente-là peut être longue et angoissante. Un ange gardien s'annonce, son ami Flavien, danseur, son ami de cœur, son compagnon. La greffe est possible, mais il faut aussi qu'elle tienne, accepter qu'on vienne à son secours, continuer de lutter, de chasser ce sentiment insistant de culpabilité, apprivoiser à la fois un organe étranger et sa propre conscience. Croire au progrès réalisé par la science, revenir à la vie, à la joie des petits gestes, des infimes plaisirs. Chaque jour apparaît comme une victoire sur le néant. « Revenir en arrière est impossible ». Éd. Léo Scheer, 205 p., 18 €.

Corinne Amar

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Prix littéraires

Sélection du Prix Vendredi 2019 - 3^{ème} édition

10 romans jeunesse

Remise du prix à Paris le 14 octobre 2019

Hôtel Le Cinq Codet, Paris



Pour cette troisième édition, 56 titres ont été proposés par 36 maisons d'édition au jury du Prix Vendredi composé de Michel Abescat (*Télérama*), Raphaële Botte (*Mon Quotidien* ; *Lire*), Philippe-Jean Catinchi (*Le Monde*), Françoise Dargent (*Le Figaro*), Marie Desplechin (auteure), Sophie Van der Linden (auteure et critique littéraire) ; et Nathalie Riché (critique littéraire, « Allonz'enfants »).

Voici la liste des dix titres qui ont été retenus :

- *Ce que diraient nos pères*, Pascal Ruter, Didier jeunesse
- *Dans la maison*, Philippe Le Roy, Rageot
- *Fraternidad*, Thibault Vermot, Sarbacane
- *L'Étrange Malaventure de Mirella*, Flore Vesco, l'École des loisirs
- *La bonne aventure*, Fabrice Colin, Talents Hauts
- *La mémoire des couleurs*, Stéphane Michaka, PKJ
- *Premier arrêt avant l'avenir*, Jo Witek, Actes Sud junior
- *River*, Claire Castillon, Gallimard jeunesse
- *Surf*, Frédéric Boudet, MeMo
- *Un si petit oiseau*, Marie Pavlenko, Flammarion



Le prix sera remis à Paris le 14 octobre 2019, cette année, pour la première fois, au grand hôtel parisien Le Cinq Codet :

« Nous avons souhaité nous associer au Prix Vendredi, car nous pensons que la littérature pour la jeunesse est totalement en accord avec le cadre contemporain du Cinq Codet. C'est un établissement qui à lui seul compte 300 œuvres d'art : livres d'art, pièces de designer, peintures, sculptures. Le Cinq Codet s'intègre parfaitement dans son quartier, dans sa ville, c'est également un lieu ouvert destiné à recevoir diverses formes d'expression artistique comme la littérature... »

- Caroline Demon, Directrice Générale du Cinq Codet

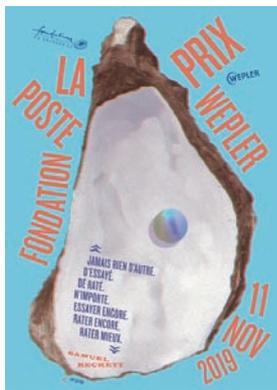
Premier prix national de littérature adolescente, le Prix Vendredi a été créé en 2016 pour valoriser le dynamisme et la qualité de création de la littérature jeunesse contemporaine. Il récompense, chaque année, un ouvrage francophone, destiné aux plus de 13 ans, désigné par un jury composé de professionnels. Il est doté d'un montant de 2.000 euros grâce au soutien de la Fondation d'Entreprise La Poste.
www.prixvendredi.fr

Sélection du Prix Wepler Fondation La Poste 2019 - 22^{ème} édition

Remise du prix le Lundi 11 novembre 2019

Brasserie Wepler, Paris.

« Pour cette 22^{ème} édition du Prix Wepler-Fondation La Poste, nous récidivons dans notre action en pérennisant ce qui nous a différencié de bien d'autres prix : le renouvellement intégral du jury, sa mixité de lecteurs et de professionnels, son indépendance, son engagement et son exigence visionnaire qui explore sans limite aucune les territoires de la création romanesque, en prenant le risque d'une langue neuve. Nous tenterons encore cette année de mettre en valeur une diversité incomparable d'auteurs et d'éditeurs dont nous espérons contribuer à l'émergence dans l'histoire contemporaine de la littérature. Parmi les treize auteurs nommés, huit premiers romans, trois jeunes maisons d'édition, que



nous encouragerons encore par un mécénat financier de 10 000 euros pour le Prix et 3 000 euros pour « la mention spéciale » grâce à la Fondation La Poste, la brasserie Wepler et la librairie des Abbesses. Treize auteurs inclassables mais éblouissants, inaccessibles mais bouleversants... »
Marie-Rose Guarnieri

La sélection :

- Joël Baqué, *L'arbre d'obéissance*, P.O.L
- Claudie Hunzinger, *Les grands cerfs*, Grasset
- Alexandre Labruffe, *Chroniques d'une station-service*, Verticales
- Kevin Lambert, *Querelle*, Le Nouvel Attila
- Luc Lang, *La Tentation*, Stock
- Martin Mongin, *Francis Rissin*, Tusitala
- Sylvain Pattieu, *Forêt-Furieuse*, Rouergue/La Brune
- Anne Pauly, *Avant que j'oublie*, Verdier
- Matthieu Peck, *Trismus*, Bartillat
- Bruno Remaury, *Le Monde horizontal*, Corti
- Lucie Taïeb, *Les Échappées*, Éditions de l'Ogre
- Marin Tince, *Et l'ombre emporte ses voyageurs*, Seuil
- Beata Umbyeyi Mairesse, *Tous tes enfants dispersés*, Autrement

Festivals



Les Correspondances Manosque-La Poste Du 25 au 29 septembre 2019 - 21^{ème} édition

Fondé sur la rencontre et l'échange, le festival se déploie dans trois directions principales :

- Donner la parole aux auteurs à travers des exercices inédits : lectures, lectures croisées, performances, mais aussi rencontres sur les places de la ville.
- Mettre la littérature en correspondance avec d'autres formes artistiques en faisant aussi appel à des comédiens, des musiciens, des plasticiens pour des créations originales...
- Concevoir un vaste parcours d'écriture à travers une centaine « d'écritoires » pour investir la place publique, redécouvrir le plaisir de l'échange et envoyer des milliers de lettres.

Dimanche 29 septembre : rencontre avec **Anne Pauly et Mathilde Forget**, à 16h30 (Place d'Herbès). Animation par Sophie Joubert (*L'Humanité*)

<https://correspondances-manosque.org/>

Les cafés Littéraires de Montélimar Du 3 au 6 octobre 2019 - 24^{ème} édition



Au programme de la 24^{ème} édition des Cafés Littéraires qui vont se dérouler du 3 au 6 octobre à Montélimar : 29 livres ou auteurs invités. 40 cafés littéraires dans des bars et restaurants, mais aussi tables rondes, lectures, rencontres, films, un marché des bouquinistes, des boîtes à livres... L'Auditorium, le Conservatoire, la Médiathèque et le cinéma Les Templiers, des lieux culturels de l'Agglo, feront partie des lieux d'animation.

La Fondation La Poste soutient :

le travail de médiation que propose l'association envers les publics éloignés de la lecture, avec accompagnement des pratiques artistiques en faveur des élèves des zones prioritaires de Montélimar tout au long de l'année et la création de la lecture mise en scène à partir d'un roman épistolaire ado/adulte : *Égypte 51* de Yasmine Khat (elysad), lecture mise en espace par les comédiennes Céline Riesen et Chloé Hervieux, création sonore Stéphan Telboima.

Cette lecture se tiendra **le samedi 5 octobre, à 18h00**, à l'Auditorium de Montélimar. La lecture sera suivie d'une rencontre médiation avec l'auteure Yasmine Khat.

<http://lescafeslitteraires.fr/le-festival/programmation/mediation-en-amont/>

Les Mozart au Relais de Fontenay Les 21 et 22 septembre 2019 Fontenay-sur-Loing (45210)



Dans le cadre du 300^{ème} anniversaire de Léopold Mozart et des Journées européennes du Patrimoine 2019, l'Association du Relais de Fontenay vous propose plusieurs animations.

Léopold Mozart est né le 14 novembre 1719 à Augsbourg. Père du célèbre Wolfgang, sa correspondance est une source unique et précieuse sur la mobilité, les voyages et les relais de poste aux chevaux au XVIII^{ème} siècle. Ce 300^{ème} anniversaire donne l'occasion au Relais de Fontenay de développer de manière inédite le thème de la 36^{ème} édition des Journées européennes du Patrimoine : arts et divertissements.

Samedi 21 septembre :

14h30 - 16h : Démonstration d'attelage avec la participation d'un attelage du Haras National d'Uzès. Explications de Pascal Roman, historien et conseiller scientifique du Musée de La Poste.

17h - 18h : Geneviève Geffray raconte les Mozart et la France à travers leur correspondance familiale.

18h - 18h45 : Présentation du projet du musée du Relais de Fontenay par Pascal Roman (exposition d'objets provenant des collections privées de Bruno Naditch et de François Bastyl).

Dimanche 22 septembre : De 15h à 16h30 : « Les Mozart près du Loing ».

Spectacle en plein air sur une idée originale d'Alain Brunier.

14 Avenue de la Libération
Fontenay-sur-Loing (45210)

Rendez-vous de l'histoire Du 9 au 13 octobre 2019 Blois



Promenade épistolaire dans l'Italie des XIII^{ème} au XV^{ème} siècles, de Dante à Machiavel
Centre Européen de Promotion de l'Histoire, CEPH.

Chaque année depuis 1998, les « Rendez-vous de l'histoire » rassemblent des professionnels et amateurs d'histoire venus de la France entière, autour d'un Salon du livre et de plus de 400 rencontres, débats, conférences, cafés littéraires, d'un cycle cinéma et d'expositions.
En 2019 les Rendez-vous de l'histoire seront dédiés à l'Italie.

Cette année les « Rendez-vous de l'histoire » proposent la mise en lumière de l'écriture épistolaire de personnages de la Renaissance : « Promenade épistolaire dans l'Italie des XIII^{ème} au XV^{ème} siècle, de Dante à Machiavel » : lecture par des acteurs professionnels (Philippe Torreton, Florence Viala...) de correspondances commentées par un historien.

Ces lettres sont présentées dans leur contexte et commentées par l'éminent historien Patrick Boucheron, spécialiste du Moyen Âge et de la Renaissance en Italie, membre du Collège de France et professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne. Il invite à une promenade épistolaire, de Dante à Michel Ange, en passant par Pétrarque, Boccace et Machiavel, et présente ainsi une anthologie de l'art épistolaire en Italie du Trecento au Cinquecento.

<http://www.rdv-histoire.com>

Texte et musique

Concours Jeunes Talents - Festival Jacques Brel 19^{ème} édition Du 27 septembre au 15 octobre 2019 Théâtre Edwige Feuillère, Vesoul



Créé en 2000 pour soutenir et promouvoir de nouveaux talents, le Concours Jeunes Talents est un tremplin pour les artistes.

Organisé dans le cadre du Festival Jacques Brel, le Concours Jeunes Talents est parrainé en 2019 par CLARIKA. Les parrains des éditions précédentes sont notamment Cali, Sanseverino, Barcella, Emily Loizeau, Nicolas Jules...

Le jury est composé de professionnels, un jury jeune et la voix du public.

Parallèlement aux prix décernés aux lauréats (3000 € et 1500 €), le Concours offre aux artistes francophones la possibilité d'être pro-

grammés dans le cadre du Festival Jacques Brel 2020 en première partie d'un artiste et une résidence au Théâtre Edwige Feuillère de Vesoul. Parmi celles et ceux qui ont été lauréats du Concours Jeunes Talents du Théâtre Edwige Feuillère de Vesoul, on peut citer, entre autres, Batlik, Ben Mazué, Manu Galure, Zed Van Traumat, Barcella, Evelyne Gallet, Liz Cherhal, Tony Melvil, Boule, Laura Cahen, La Goutte, Erwan Pinard et en 2018 Ottilie [B] et Nico...

La Fondation La Poste soutient Le Festival Jacques Brel depuis 2002. Chaque année le 2ème Prix, Prix Fondation La Poste, est remis à l'un des finalistes du concours Jeunes Talents par un représentant du Groupe La Poste.

Un concert est organisé dans le bureau de Poste principal de Vesoul et à la plateforme courrier.

Toutes les informations sur : www.destination70.com

Programmation complète : www.theatre-edwige-feuillere.fr

<https://www.theatre-edwige-feuillere.fr/festival-j-brel/concours-jeunes-talents-2019.html>

Les 25 ans de Voix du Sud Du 25 septembre au 4 octobre 2019 - 49^{ème} Rencontres Astaffort



Créé en 1994, Voix du Sud, association fondée par Francis Cabrel, est une structure de formation et d'accompagnement qui accueille plus de 130 artistes par an à Astaffort. En 25 ans, les activités de l'association qui défend la chanson au sens large du terme se sont profondément élargies. En 2018 elle a mis en place 192 actions :

- 15 stages relevant de la formation professionnelle,
- 80 soirées produites ayant permis de diffuser 39 spectacles différents,
- 95 projets d'Éducation Artistique et Culturelle « De la page Blanche à la Scène » organisés au niveau national et international. Ces projets prennent la forme de résidence de création d'une semaine auprès de publics

scolaires (63 classes en 2018), structures sociales (18 projets) et hôpitaux psychiatriques (13 projets),
- 2 résidences de créations (Dessolas et Staff).

Le Centre des Écritures développe en milieu rural des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astaffort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

À côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Écritures organise le prix du Centre des écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste.

Les 25 ans de Voix du Sud, 49^{ème} Rencontres d'Astaffort :

- Le 3 octobre : concert de clôture des rencontres en première partie de Francis Cabrel et ses musiciens.

- Le 4 octobre : concert de clôture joué une deuxième fois en première partie de Big Flo & Oli.

<http://www.voixdusud.com/>

Expositions

La Révolution s'affiche Du 21 septembre au 15 novembre 2019 Assemblée nationale, Paris



Pour le 230^{ème} anniversaire de la Révolution française, l'Assemblée nationale a souhaité organiser une grande exposition sur cette période fondatrice de la vie parlementaire et de la citoyenneté en France.

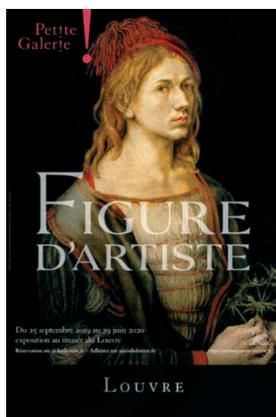
De la réunion des états généraux, en 1789, à l'installation des députés du Conseil des Cinq-Cents au Palais-Bourbon, en 1798, on suivra un parcours jalonné d'affiches révolutionnaires authentiques.

Elles proviennent d'un fonds unique au monde, constitué par Louis-François Portiez dit « Portiez de l'Oise » (1765-1810) : témoin de la prise de la Bastille, il devint représentant du peuple à la Convention puis député au Conseil des Cinq-Cents et membre du Tribunat. Conservée au Palais-Bourbon depuis 1832, sa collection est exposée pour la première fois.

La Révolution s'affiche 1789-1798. Librairie Arthème Fayard, 15 septembre 2019. Catalogue d'exposition réalisé sous la direction de Bruno Fuligni. Avec le soutien de la Fondation La Poste.

<http://www2.assemblee-nationale.fr/15/evenements/2019/la-revolution-s-affiche>

Figure d'artiste Du 25 Septembre 2019 au 29 Juin 2020 Louvre, Paris



La Petite Galerie du Louvre propose, pour sa 5^{ème} saison, une exposition intitulée « Figure d'artiste », avec le soutien de la Fondation La Poste. Elle accompagne le cycle d'expositions que le musée consacre en 2019-2020 aux génies de la Renaissance : Vinci, Donatello, Michel-Ange ou Altdorfer.

C'est à la Renaissance que l'artiste affirme son indépendance et cherche à quitter le statut d'artisan pour revendiquer une place particulière dans la cité. Cette invention de la figure de l'Artiste a cependant une histoire plus ancienne et complexe que l'ampleur des collections du Louvre permet de mesurer, des premières signatures d'artisans dans l'Antiquité aux autoportraits de l'époque romantique. La signature, l'autoportrait, l'invention du genre de la biographie d'artiste servent son dessein : mettre en images les mots et accéder à la renommée accordée aux poètes inspirés par les Muses. En France, l'Académie royale de peinture et de sculpture et le Salon, première exposition temporaire d'art contemporain, apportent, sous le regard de la critique, la reconnaissance et les commandes aux artistes avant qu'ils ne soient consacrés par leur entrée au musée. C'est ainsi que le lien ancien entre les arts visuels et les textes a conduit à inviter, cette année, la littérature pour un dialogue fécond entre textes et images.

Commissaires : Chantal Quillet, agrégée de lettres classiques, et Jean-Luc Martinez, président-directeur du musée du Louvre.

Chef de projet : Florence Dinet, musée du Louvre.

Catalogue de l'exposition, sous la direction de C. Quillet et J.-L. Martinez, assistés de F. Dinet. Coédition musée du Louvre éditions/Le Seuil.

L'exposition se déroule en cinq parties :

SIGNATURES

Les Grecs et les Romains confondaient dans un même terme « l'artiste » et « l'artisan » : *tekhnitès* en grec et *artifex* en latin. Jusqu'à la Renaissance, l'artisan n'était pas considéré comme un créateur autonome. Pourtant dès l'Antiquité, certains de ces professionnels sortirent de l'anonymat comme l'indiquent des objets portant leurs noms, voire quelques éléments biographiques. Ces mentions ou signatures, le plus souvent complexes à interpréter pouvaient signifier la notoriété d'un atelier ou l'excellence d'une production. Progressivement avec la naissance d'une histoire de l'art et d'un marché de l'art, certains de ces artisans usèrent de la signature pour valoriser leurs créations.

AUTO-PORTRAITS

À la Renaissance, architectes, sculpteurs et peintres cherchent à s'émanciper de leur statut d'artisan. Participant pleinement à la culture humaniste, les peintres particulièrement, affirment cette prétention en développant le genre de l'autoportrait. Digne de se représenter à l'égal des princes, le peintre se met en scène et livre ainsi ses réflexions sur l'acte créateur. La peinture et les arts figurés prétendent alors rivaliser avec la littérature. Les écrivains, quant à eux, ont cherché à traduire par les mots les œuvres d'art dans un exercice de description-évoquant.

VIES D'ARTISTES

Dans la Grèce des 5^{ème} et 4^{ème} siècles avant J.-C., Zeuxis ou Apelle, peintres, Phidias ou Praxitèle, sculpteurs ont acquis reconnaissance et prestige au sein de la cité. L'histoire de l'art naissante témoigne du goût pour l'attribution d'œuvres à des artistes connus. Au 1^{er} siècle après J.-C., l'auteur romain Plinius l'Ancien (23-79) reprend cette tradition dans son *Histoire naturelle*. Ces vies d'artistes antiques furent source d'inspiration. Le peintre et historien de l'art italien, Vasari (1511-1574) reprit cette veine biographique lorsqu'il publia en 1550 à Florence les *Vies des plus excellents architectes, peintres et sculpteurs*, de Cimabue (1240-1302) à Michel-Ange (1475-1564). Comme leurs illustres prédécesseurs antiques, les Vies des artistes de la Renaissance devinrent à leur tour des modèles à méditer et à imiter.

L'ACADEMIE

En France, l'Académie royale de peinture et de sculpture est fondée en 1648 sous la protection du roi Louis XIV (1643-1715). Au 18^{ème} siècle, elle a son siège au Louvre qui conserve ses collections, notamment de portraits ou d'autoportraits d'académiciens. La nouvelle institution artistique répond à la volonté de quelques artistes de se libérer des corporations de métiers qui enferment les peintres et les sculpteurs dans un système hiérarchisé. Dispensant un enseignement fondé sur le dessin d'après le modèle vivant et l'Antique, l'Académie élève la peinture et la sculpture au rang d'art noble dit arts libéraux. Une quinzaine de femmes y sont admises aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Les académiciens sont reçus après avoir présenté un « morceau de réception ». En 1793, la Révolution française supprime l'Académie royale et crée l'Académie des Beaux-Arts dont l'influence est progressivement contestée au cours du 19^{ème} siècle.

LE SALON

Dès le 17^{ème} siècle, l'Académie royale de peinture et de sculpture organise des expositions d'œuvres de ses membres. Ouvertes au public, elles se tiennent régulièrement de 1737

à 1848 dans le Salon carré du Louvre, d'où leur nom de « Salons ». Reflet de la création artistique française, le Salon favorise la naissance de la critique d'art et assure par les commandes, la notoriété des artistes. Il offre aux artistes femmes une lente reconnaissance. Après la Révolution française et la disparition de l'Académie royale de peinture et de sculpture, le Salon perdure sous la tutelle de l'Académie des Beaux-Arts et s'ouvre à tous les artistes. Événement majeur de la vie artistique, son succès est considérable au cours du 19^{ème} siècle. Si le Salon permet aux artistes exposés de faire carrière, les « Refusés » toujours plus nombreux, conteste sa suprématie jusqu'à obtenir du pouvoir l'ouverture du Salon des Refusés en 1863.

<https://www.louvre.fr/expositions/figure-d-artiste>

<https://petitegalerie.louvre.fr/article/prochaine-exposition-figure-d-artiste>

Giono

Du 30 octobre 2019 au 17 février 2020

Mucem, Marseille



À la veille des commémorations du cinquantenaire de sa disparition, le Mucem présente une grande rétrospective consacrée à Jean Giono (1895-1970). Loin de l'image simplifiée de l'écrivain provençal, cette exposition suit le trajet de son œuvre écrite et filmée en lui rendant toute sa noirceur, son nerf et son universalité. Poète revenu des charniers de la Première Guerre mondiale, Giono s'est en effet autant attaché à décrire la profondeur du Mal qu'à en trouver les antidotes : création, travail, pacifisme, amitié des peintres, refuge dans la nature, évasion dans l'imaginaire.

Pour donner chair à l'un des artistes les plus prolifiques du XX^{ème} siècle, la quasi-totalité de ses manuscrits, exposée pour la première fois, entre en dialogue avec près de 300 œuvres et documents : archives familiales et administratives (dont celles de ses deux emprisonnements), correspondances, reportages photographiques, éditions originales, entretiens filmés, ainsi que tous les carnets de travail de l'écrivain, le manuscrit de son *Journal de l'Occupation*, les films réalisés par lui ou qu'il a produits et scénarisés, les adaptations cinématographiques de son œuvre par Marcel Pagnol et Jean-Paul Rappeneau, les peintures naïves du mystérieux Charles-Frédéric Brun qui lui inspira *Le Déserteur*, et les tableaux de ses amis peintres, au premier rang desquels Bernard Buffet.

En écho à ces traces matérielles de la vie et de la création, l'exposition explore la symbolique cachée au plus profond de l'œuvre de l'écrivain à travers quatre installations d'art contemporain, créées spécialement pour ce projet.

Commissariat :

Emmanuelle Lambert, écrivaine, auteure de *Giono, furioso* (Stock, septembre 2019)

Conseil scientifique :

Jacques Mény, président de l'Association des amis de Giono

Scénographie :

Pascal Rodriguez



Catalogue en coédition avec les Éditions Gallimard. Édition publiée sous la direction d'Emmanuelle Lambert. Préface de J. M. G. Le Clézio.

Avec le soutien de la Fondation La Poste. Sortie le 20 octobre 2019.

Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée

7 promenade Robert Laffont (esplanade du J4)

13002 Marseille

<http://www.mucem.org/http://museevieromantique.paris.fr/fr>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Septembre / octobre 2019

Correspondance générale de Henry David Thoreau « J'écris comme cela, au petit bonheur » Tomes II (1847-19854). Éditions La Part Commune octobre 2019

Édition rassemblée, traduite et annotée par Thierry Gilleboeuf

www.lapartcommune.com

Lire l'article de Gaëlle Obiégly, page 10 dans ce numéro.



La Révolution s'affiche 1789-1798. Librairie Arthème Fayard, 15 septembre 2019

Catalogue d'exposition réalisé sous la direction de Bruno Fuligni. Préface de Richard Ferrand avec la collaboration d'Emmanuel de Waresquiel, Pierre Serna, Anne Simonin, Laurent Cuvelier.

À l'occasion du 230^{ème} anniversaire de la Révolution française, l'Assemblée nationale rend publics et expose des documents exceptionnels : des affiches collectées entre 1789 et 1798. Outre l'original du serment de Jeu de Paume, le manuscrit de La Marseillaise ou le compte rendu de la condamnation de Louis XVI, c'est le précieux fonds Portiez de l'Oise qui est montré et publié pour la première fois. Constitué par un ancien membre de la Convention qui consacra sa vie à collectionner les documents révolutionnaires, ce fonds comporte en particulier plus de 1200 affiches. De la convocation des Etats-Généraux à l'installation des députés du Conseil de Cinq-Cents au Palais Bourbon, elles font revivre une décennie de combats au cours de laquelle se succédèrent l'Assemblée nationale constituante, La Législative, la Convention, jusqu'à l'adoption du bicamérisme sous le Directoire.

Avis officiels, placards des clubs et des journaux de l'époque, affiches des différentes factions ou de simples citoyens désireux de s'exprimer, ces documents sont d'une insigne rareté. Ils témoignent de la vigueur du débat public dans cette période dramatique, qui fut le creuset de notre modernité politique.

Ces archives inédites bénéficient de l'éclairage des plus grands spécialistes de la Révolution française, Jean Tulard, Emmanuel de Waresquiel et Pierre Serna.



Honoré de Balzac « Ta main dans ma main, personne ne nous écoute » - Lettres à sa sœur. Éditions La Part Commune, 8 octobre 2019

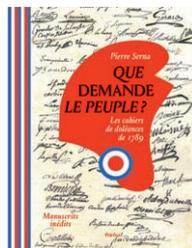
Édition rassemblée et annotée par Thierry Gilleboeuf

Cet ouvrage réunit les 68 lettres qu'ont échangées sur trente ans Honoré de Balzac et sa sœur cadette Laure.

Elles reflètent la très grande tendresse qui unit Honoré et Laure. Le grand écrivain s'y montre tantôt facétieux, tantôt désespéré, peinant à la tâche, mais habité par cette œuvre qu'il porte en lui. Ses doléances sont toujours émaillées de traits d'humour et de propos fantasmagoriques, qui le révèlent inattendu, touchant. Un écrivain physique en proie aux affres de la création, mais qui ne s'y est pas enfermé, le lien toujours entretenu avec sa sœur contribuant à ce qu'il ne s'éloigne jamais de la réalité. Sa sœur a publié des contes pour enfants, et laissé un précieux livre de souvenirs, nourri de leur correspondance et de la proximité confiante qui les a toujours liés.

Si la correspondance générale de Balzac existe, en revanche, c'est la première fois qu'est publiée en l'état cette correspondance croisée. Noyées dans la somme épistolaire balzacienne, ces lettres passent presque inaperçues, alors que rétablies dans leur dialogue privilégié, elles composent un portrait attachant de l'auteur de *La Comédie humaine*.

www.lapartcommune.com



Les Cahiers de doléances de 1789. Éditions Textuel, le 9 octobre 2019

Projet éditorial de Pierre Serna, historien français et spécialiste de la Révolution française.

En janvier 1789, le Roi écrit à tous les Français une lettre dans laquelle il les invite à lui envoyer leurs doléances en toute franchise. Dès lors, une fièvre saisit la France : 60 000 cahiers vont être rédigés puis postés aux sénéchaussées ou aux baillages pour y être lus, refondus, puis renvoyés à un échelon supérieur.

Concrètement l'ouvrage présentera un ensemble inédit de fac-similés de cahiers de doléances, manuscrits choisis et commentés par l'historien Pierre Serna, excellent spécialiste de la Révolution Française. Chacun sera accompagné d'une transcription et d'un commentaire éclairant le contexte des doléances, sur le mode vivant et accessible du récit. Ce beau livre sera également illustré de caricatures, dessins, gravures, eaux fortes, la plupart en couleur, apportant une touche de fantaisie et d'humour à cet ouvrage d'histoire aussi essentiel qu'original.

« Prendre la plume des Lumières au Romantisme, Pratiques de l'écrit dans l'Europe de la fin de l'époque moderne », Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, octobre 2019. Ouvrage sous la direction de Matthieu Magne.

Des salons des Lumières aux cénacles romantiques, nombreux sont les auteurs à avoir exprimé leur rapport à la plume et à la lettre à la fin du long XVIII^{ème} siècle. Le projet présenté est un travail de publication, fruit de plusieurs années de recherches rassemblant une équipe pluridisciplinaire et internationale depuis 2015. Acte social ou expression du for privé, les pratiques de l'écrit éclairent une période charnière de l'histoire du manuscrit, du livre et de l'édition. Quelles furent les valeurs apportées au geste de prendre la plume dans les sociétés européennes et en quoi la gamme des écritures nous informe-t-elle sur les transformations de l'époque moderne ?

L'analyse de sources inédites a rassemblé une équipe soucieuse de faire apparaître les aspects matériels et culturels de pratiques confrontant l'individu aux traces qu'il laissait sur le papier. Les approches méthodologiques sont ainsi centrées sur la définition par l'écriture du rapport à soi et à l'autre, à un métier ou à un milieu social dans l'Europe des Révolutions.

Giono. Collectif. Albums Beaux Livres, Gallimard. 20 octobre 2019

Édition publiée sous la direction d'Emmanuelle Lambert. Préface de J. M. G. Le Clézio.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org